



HAL
open science

**Traîtres ou alliés ? Le motif de la loyauté dans
l’_Histoire d’un voyage fait en la terre du Bresil_ de
Jean de Léry et des récits de voyages contemporains**

Odile Gannier

► **To cite this version:**

Odile Gannier. Traîtres ou alliés ? Le motif de la loyauté dans l’_Histoire d’un voyage fait en la terre du Bresil_ de Jean de Léry et des récits de voyages contemporains. *L’information littéraire*, 1999, pp.24-38. hal-03621007

HAL Id: hal-03621007

<https://hal.science/hal-03621007>

Submitted on 27 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traîtres ou alliés ?

Le motif de la loyauté dans *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil* de Jean de Léry et des récits de voyages contemporains

Odile GANNIER

Université de la Polynésie Française

L'Information littéraire, octobre-décembre 1999, n° 4, pp. 24-38
Société d'édition des Belles Lettres, ISSN 0020-01 23

Colomb n'a pas découvert le paradis. Tout en étant persuadé de l'approcher, il a échoué. Tout avait bien commencé : les Indiens qu'il avait découverts en premier lieu, aux Bahamas puis sur Haïti, étaient d'origine arawak, pacifiques et hospitaliers. Enthousiaste, il avait fait confiance aux apparences, ou plutôt, fait crédit à son propre pouvoir : il laissa dès le premier voyage, juste avant de repartir, une poignée d'hommes sur l'île dont il avait fait la petite sœur de l'Espagne, Hispaniola : ces aventuriers devaient poser les bases d'une colonie qu'il reviendrait visiter l'année suivante. Mais en quittant l'extrémité orientale, Colomb aperçut des hommes à l'allure plus redoutable, au visage noirci, les armes à la main. Alors il se mit à douter de sa belle assurance ; et lorsqu'il revint en novembre 1493, il fut navré, mais pas fondamentalement surpris, de trouver le fort incendié et plus un seul des « Chrétiens » en vie. Que s'était-il passé ? Querelles, attaque ou riposte de la part des Indiens qu'il avait, au début, trouvés si naïfs et inoffensifs ? Ceux à qui il s'était fié étaient-ils des traîtres ? Ou bien n'étaient-ce pas les mêmes ? Guacanagari, le cacique avec lequel Colomb avait, d'une certaine manière, conclu alliance, prétendait avoir été blessé en défendant les Espagnols contre l'incursion d'un groupe ennemi ; mais il semblait simuler ses blessures. Lui aussi mentait-il ? Comment savoir la vérité ? Peut-être les Indiens de Guacanagari s'étaient-ils vengés après des exactions insupportables ? Ces nouveaux colons sans scrupules, se croyant en pays conquis, avaient-ils forcé leurs femmes ou arraché aux Indiens le peu d'or qu'ils possédaient ?

Ce premier épisode¹ des rapports de confiance ou de défiance entre Occidentaux et Indiens de la zone Caraïbe ouvre une longue série dans une aire assez vaste, celle des Antilles et de la « Terre-Ferme », sur les côtes de l'Amérique, de la Floride au Brésil. Là, les Européens se sont trouvés face à des civilisations aux signes peu visibles : pas d'architecture remarquable, pas de gouvernement à structure pyramidale, pas de culte clairement identifiable, pas d'écriture semblable à la leur... Autant de raisons pour les considérer comme des sauvages, peut-être de bons sauvages, dans le meilleur des cas, parfois de redoutables sauvages, agressifs et anthropophages ; et le plus souvent des êtres dont il valait peut-être mieux, à tout hasard, se méfier. De fait, les Européens avaient lu et écouté trop d'histoires avant de partir. Ils s'étaient le plus souvent embarqués avec la terreur des confins, redoutant la rencontre de ces créatures abominables qui, depuis les Cyclopes, Acéphales, et autres monstres [25] redoutés depuis l'Antiquité, ne pouvaient pas manquer de s'y trouver. Traversant l'Océan, ce qui était déjà une victoire sur la peur, les marins se trouvaient confrontés à l'inconnu, et ils devaient vérifier ou infirmer leurs craintes ou leurs fantasmes. Quels genres d'hommes les attendaient aux antipodes ? Tout atterrissage est une aventure. Au-delà des

¹ Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, présenté par M. Lequenne, Paris, Maspéro, 1979, coll. « La Découverte », 1984, t. 1 pour la première rencontre, t. 2 pour le retour.

craintes et des soupçons, la réalité constatée, si tant est qu'elle puisse l'être de façon absolument objective, puis rapportée, est une étape supplémentaire dans l'élaboration de leur image².

Le Brésil, les antipodes, offrent tant au voyageur qu'au sédentaire l'image de l'altérité absolue.

Le pays estoit du tout desert, et en friche : il n'y avoit point de maison, ny de toicts, ny aucune commodité de bled. Au contraire, il y avoit des gens farouches et sauvages, esloignez de toute courtoisie et humanité, du tout differens de nous en façon de faire et instruction : sans religion, ny aucune cognoissance d'honesteté ni de vertu, de ce qui est droit ou injuste : en sorte qu'il me venoit en pensée, assavoir si nous estions tombez entre des bestes portans la figure humaine³.

On comprend dans ces conditions que la confiance et la méfiance soient deux manières alternatives de concevoir l'Autre. Comment en effet ces hommes de la Renaissance pouvaient-ils se retrouver dans une région différente, aux saisons inversées⁴, aux paysages si radicalement étrangers ? Il semble même que les valeurs des Brésiliens soient presque toujours diamétralement opposées ; ou plus exactement :

Dans ce tableau, la figure du dissemblable est soit un écart par rapport à ce qui se voit « par-deçà », soit surtout la combinaison de formes occidentales qui auraient été coupées et dont les fragments seraient associés de façon insolite [...] tableau tapissé d'innombrables miroirs brisés où se reflète la même cassure (moitié ceci, moitié cela)⁵.

Le Brésil, comme le Nouveau Monde en général, est aussi le lieu de tous les possibles. Ce qui n'est plus envisageable en Europe l'est encore dans ces espaces de liberté. Montaigne résumera l'espoir placé dans ce monde métaphoriquement en devenir :

Notre monde vient d'en trouver un autre [...] non moins grand plein et membru que lui, toutefois si nouveau et si enfant qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait encore ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien de notre fin, [...] cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur⁶.

Léry se trouve mêlé à un épisode de l'aventure française au Brésil : il quitte sa patrie, se livrant à « cette grande et impetueuse mer Oceane⁷ », pour fuir les persécutions qui frappent les tenants de l'Église Réformée et pour aller, par la même occasion, soutenir la colonie naissante fondée par

² Nous renvoyons pour ces analyses à notre ouvrage *Les Derniers Indiens des Caraïbes. Image, mythe et réalité*, Matoury, Ibis rouge, 2003.

³ Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la Terre du Brésil, autrement dite Amérique. Contenant la navigation et choses remarquables, veües sur mer par l'auteur. Le comportement de Villegagnon en ce pays-là. Les mœurs et façons de vivre estranges des Sauvages Américains : avec un colloque de leur langage. Ensemble la description de plusieurs Animaux, Arbres, Herbes et autres choses singulières, et du tout inconnues par-deçà : dont on verra les sommaires des chapitres au commencement du livre. Le tout recueilli sur les lieux par Jean de Léry, natif de la Margelle, terre de saint Sene, au duché de Bourgogne*, La Rochelle, Antoine Chuppin, 1578 2^e éd. 1580, éd. *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant, LGF, Le Livre de Poche, 1994, coll. « Bibliothèque classique », p. 69. Les références renverront à cette édition.

⁴ Léry souligne plaisamment cette différence p. 325 : « quant au mois de Decembre nous avons ici non seulement les plus courts jours, mais qu'aussi transissans de froid nous soufflons en nos doigts, et avons les glaçons pendans au nez : c'est lors que les Ameriquains ayant les leurs plus longs, ont si grand chaut en leur pays, que comme mes compagnons du voyage et moy l'avons expérimenté, nous nous y baignions à Noel pour nous rafraischir. »

⁵ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, coll. « Folio », p. 258, chap. V, « Ethno-graphie. L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry ».

⁶ Montaigne, *Essais*, Livre 3, VI, « Des cochés », éd. Pierre Michel, LGF, Le Livre de poche, 1972, t. 3, p. 158.

⁷ Léry, p. 114.

Villegagnon⁸ sur un îlot en baie de Guanabara, l'actuel Rio de Janeiro. Le but de cette petite communauté n'était pas le prosélytisme : le projet de l'amiral de Coligny⁹, au départ, était l'implantation d'un comptoir au Brésil, pour y concurrencer les Portugais ; en même temps, cette colonie, peuplée de catholiques et de protestants, à une époque où la guerre civile menaçait en France pour les questions religieuses, devait administrer la preuve que la cohabitation pacifique était encore possible, qu'une forme d'utopie pouvait exister dans le Nouveau Monde. Cette concorde ne devait pas durer. Villegagnon était arrivé au Brésil en novembre 1555 ; ses premiers compagnons désertèrent assez vite la communauté où il exerçait une autorité despotique. Il s'adressa alors, pour lui demander des renforts, à un ancien condisciple de la faculté de droit d'Orléans : Calvin. Celui-ci lui envoya de Genève un groupe d'une quinzaine d'hommes, dont Léry, qui aborda au Brésil le 7 mars 1557¹⁰.

C'est l'année même où Hans Staden faisait paraître à Marbourg sa *Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages nus féroces et anthropophages situé dans le nouveau monde nommé Amérique inconnu dans le pays de Hesse avant et depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année dernière*¹¹ : il y décrit successivement ses aventures et ensuite, dans une seconde partie exclusivement ethnographique, les Brésiliens [26] avec lesquels il a vécu. Ce que les uns et les autres décrivent des Indiens du Brésil ne peut être absolument identique, ni rigoureusement exact : mais on peut espérer recouper des témoignages suffisamment variés pour corroborer la valeur documentaire des récits. Staden le Hessois était parti de Séville en 1549¹² ; il était retourné en France, après bien des tribulations, en 1555 : en effet, pendant cette période – et c'est ce qui accroît l'intérêt de son témoignage –, il avait été fait prisonnier des Tupinambas, en constant danger d'être tué et dévoré.

Le récit de Staden est paradoxalement une vision du vaincu. Prisonnier. Au cœur de la tribu. En creux. Il est la nourriture conquise et offerte. Mort en sursis. Objet et personne. Acteur tragique. Spectateur permanent de son propre supplice. De sa dévoration annoncée, répétée, ressassée. [...] Plus le désespoir grandit, et plus le guetteur tragique et nu, attentif à ce qui l'attend, s'ouvre tout entier au monde fascinant et cruel de la tribu. Staden n'a pas l'éblouissement du conquérant face aux temples de l'or. [...] Le rapport est nouveau. L'image traditionnelle de l'Européen foulant en conquérant le sol américain est inversée. Le captif doit pour conquérir sa liberté renverser sa situation de dominé et gagner un statut dans la société qui l'opprime¹³.

⁸ Sur la question religieuse, voir Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage : l'Amérique et la controverse coloniale, en France, au temps des guerres de religion*, Paris, Aux Amateurs de livres, Klincksieck, 1990.

⁹ Coligny prend plus tard la tête du parti des protestants.

¹⁰ Parmi ses compagnons sont les ministres Chartier et Richer, dont il est question dans le récit de Léry.

¹¹ Hans Staden, *Véritable Histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages, situé dans le Nouveau Monde nommé Amérique, inconnu dans le pays de Hesse, avant et depuis la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à l'année dernière. Hans Staden de Homberg, en Hesse, l'a connu par sa propre expérience et le fait connaître actuellement par le moyen de l'impression*, Marbourg, chez André Kolben, 1557 ; éd. Nus, féroces et anthropophages, traduit par Henri Ternaux Compans, A. M. Métaillé, 1979/Le Seuil, 1990, coll. « Points ». On peut rappeler aussi, un peu plus tard, le *Voyage dans le Nord du Brésil, fait durant les années 1613 et 1614 par le Père Yves d'Évreux* (Leipzig et Paris, 1864).

¹² Il y avait reçu l'aide d'un compatriote : « j'avais quitté ma patrie avec le désir de me rendre aux Indes ; mais il me répondit que j'avais trop tardé, les vaisseaux du roi étant déjà partis. Je le suppliai alors, en lui promettant de lui en être reconnaissant, de chercher à me procurer un autre passage, lui qui savait la langue du pays. Il me fit recevoir, en qualité de soldat arquebusier, à bord du vaisseau d'un certain capitaine Pintiado, qui allait faire le commerce au Brésil. » Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 35-36.

¹³ Marc Bouyer, « Des sauvages et des images », préface à Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, 1979, A. M. Métaillé/Le Seuil, 1990, « Points », p. 7-8.

Staden, lorsqu'il raconte son histoire, contribue aussi à l'Histoire, en consacrant la seconde partie de son témoignage à la « Relation véridique et précise des mœurs et coutumes des Tuppinambas chez lesquels j'ai été prisonnier et dont le pays est situé à 24 degrés au-delà de la ligne équinoxiale, près d'une rivière nommée Rio de Janeiro » :

Je sens bien que le contenu de ce livre paraîtra étrange à plusieurs, cependant qu'y faire ? Je ne suis pas le premier, et je ne serai le dernier qui ait connaissance de cette navigation, de ces peuples et de ces pays. C'est ce que doivent voir et ce que verront ceux qui sont disposés à se moquer de moi.

Il est bien naturel que ceux qui ont passé de la mort à la vie n'éprouvent pas les mêmes sentiments que ceux qui ne sont que spectateurs des dangers ou qui seulement en entendent parler¹⁴.

Les protestations de sincérité et de véracité, appuyées sur l'expérience vécue et aisément vérifiables par recoupement des témoignages, sont similaires dans le récit de Léry : lui aussi a vécu quelque temps parmi les Brésiliens, avec d'ailleurs de temps à autre quelques frayeurs, qui attestent elles aussi de la réalité des rapports humains :

si quelqu'un, di-je, trouve mauvais que, quand ci-apres je parleray de la façon de faire des sauvages (comme si je me voulois faire valoir), j'use si souvent de ceste façon de parler, Je vis, je me trouvay, cela m'advint, et choses semblables, je respon, qu'oultre (ainsi que j'ay touché) que ce sont matieres de mon propre sujet, qu'encores, comme on dit, est-ce cela parlé de science, c'est-à-dire de veuë et d'experience¹⁵.

Léry clame d'autant plus fort sa bonne foi et la fiabilité de son témoignage, document de première main sur un pays encore mal connu, qu'il a entrepris de dévoiler la vérité. Il déclare ouvertement n'avoir finalement livré son texte au public, en 1578, que pour rétablir une vérité mise à mal par le Cosmographe du Roi. Compagnon de la première heure de Villegagnon, André Thevet l'avait précédé au Brésil, en 1555-1556 : d'après ce dernier,

la principale cause de notre navigation aux Indes Amériques est que Monsieur de Villegagnon, Chevalier de Malte, homme généreux et autant bien accompli, soit à la marine ou autres honnêtetés, qu'il est possible, ayant avec mûre réflexion reçu le commandement du roi, pour avoir été suffisamment informé de mon voyage au pays de Levant et l'exercice que je pouvais avoir fait à la marine, m'a instamment sollicité, voire sous l'autorité du roi, mon seigneur et prince (auquel je dois tout honneur et obéissance), expressément commandé lui assister pour l'exécution de son entreprise.

Cette scrupuleuse authentification de son récit et sa propre désignation au grade de témoin assermenté masque mal le fait qu'il n'était resté que peu de temps, – et encore était-il malade une grande partie de ces quelques semaines passées sur place : arrivé le 15 novembre 1555, il était reparti par le même bateau le 31 janvier 1556. N'ayant pu se rendre compte par lui-même de ce qu'il consigne dans les *Singularités de la France Antarctique*, il publie du Brésil en 1557¹⁶ une première description dont il ne peut, à plusieurs titres, se porter garant : en effet, Villegagnon avait déjà fait réunir par son entourage des observations, dont Thevet publie sous son nom une compilation, « fruit d'une enquête collective et anonyme¹⁷ » ; pire, pour mener à bien la rédaction finale, il utilise les services mercenaires d'un certain Mathurin Héret et d'un libraire, Ambroise de la Porte ; cette écriture à plusieurs mains lui vaut déjà des ennuis dont il se tire de justesse. Mais Léry ne peut supporter que Thevet puisse ainsi librement falsifier l'histoire de la colonie française

¹⁴ Hans Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 229.

¹⁵ Léry, préface, p. 98.

¹⁶ On se référera à l'édition intégrale établie, présentée et annotée par Frank Lestringant, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France antarctique*, Paris, Éditions Chandeigne, 1997 ; voir aussi son étude *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », vol. 251.

¹⁷ Frank Lestringant, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularités de la France antarctique*, préface, p. 21.

au Brésil, d'autant que Thevet réitère et amplifie ses impostures en 1575 dans sa *Cosmographie* [27] *Universelle* ; il y fait l'amalgame entre de fortes têtes¹⁸ révoltées contre Villegagnon en 1556 et les huguenots qui s'étaient querellés avec lui sur un point théologique en 1557 : l'affaire, un débat touchant à l'eucharistie¹⁹, en était venue alors au point que Villegagnon avait fait exécuter par noyade trois de ces dissidents et avait renvoyé les autres avec un témoignage propre à les condamner à un procès dès leur arrivée en Europe.

ce livre des Singularitez est singulièrement farci de mensonges, si l'auteur toutesfois, sans passer plus avant, se fust contenté de cela, possible eussé-je encores maintenant le tout supprimé.

Mais en ceste presente année 1577. lisant la Cosmographie de Thevet, j'ay veu que il n'a pas seulement renouvelé et augmenté ses premiers erreurs, mais, qui plus est (estimant possible que nous fussions tous morts, ou si quelqu'un restoit en vie, qu'il ne luy oserait contredire), sans autre occasion, que l'envie qu'il a eue de mesdire et detracter des Ministres, et par consequent de ceux qui en 1556. les accompagnerent pour aller trouver Villegagnon en la terre du Bresil, dont j'estois du nombre, avec des digressions fausses, piquantes, et injurieuses, nous a imposé des crimes ; à fin, di-je, de repousser ces impostures de Thevet, j'ay esté comme contraint de mettre en lumiere tout le discours de nostre voyage²⁰.

Les faussetés de Thevet, « en cest endroit aussi asseuré menteur qu'impudent calomniateur²¹ », demandent justice : Léry ne se contente pas de rapporter les aléas de son voyage, d'exposer les difficultés survenues entre les colons et les habitants du pays, outre les dissensions au sein même de la communauté, de décrire le pays dans lequel il s'est momentanément installé, et les habitants dont il a observé les mœurs avec justesse et bienveillance : il doit aussi rectifier les erreurs et les mensonges de son rival. Ainsi, entre les deux récits, s'opère une intertextualité agressive et constante, qui sollicite l'adhésion des lecteurs par l'ironie et des injonctions fréquentes : pour lui, Thevet a pris le parti de « mentir ainsi Cosmographiquement, c'est à dire, à tout le monde²² ».

Au reste, n'ignorant pas ce qui se dit communément : assavoir que parce que les vieux et ceux qui ont esté loin, ne peuvent estre repris, ils se licencient et donnent souvent congé de mentir : je diray là dessus en un mot [...] je hay la menterie et les menteurs²³.

À ce premier type de mensonge, qui est la licence d'affabuler, s'ajoute la fausseté géographique : il ne s'agit pas seulement de simples erreurs de situation ou de tracé, qui seraient encore excusables par les faibles moyens scientifiques dont disposait Thevet.

comme s'il n'y avoit pas assez de choses remarquables en toute ceste machine ronde, ni en ce monde (duquel il escrit ce qui est et ce qui n'est pas), il va encores outre cela, chercher des fariboles au royaume de la lune, pour remplir et augmenter ses livres des contes de la cigongne²⁴.

¹⁸ Ces difficultés internes peuvent s'expliquer aussi par le fait que Villegagnon, selon l'usage alors en vigueur, avait sollicité le droit d'embarquer « les criminelz des prisons de Paris, de Rouen et autres villes, de quelque qualité qu'ils fussent, pour les mener avec luy audict pays » (*Mémoires* de Claude Haton, p. 37, citées par F. Lestringant, p. 69, n. 1). De même, quand Staden trouve un bateau pour l'emmener au Brésil, le capitaine Pintiado ne part pas qu'avec des commerçants ou des curieux : « On l'avait aussi chargé d'y conduire des condamnés auxquels on avait accordé la vie pour peupler ce nouveau pays » (p. 36).

¹⁹ Citons pour l'anecdote un débat semblable, plus de 400 ans plus tard, touchant, en septembre 1999, une paroisse de l'Église Évangélique de Moorea (Polynésie Française) : peut-on célébrer l'Eucharistie avec de l'eau de coco et du *uto* (germe de coco) ? (*La Dépêche de Tahiti*, 13 sept. 1999, p. 1 et 38 : « Scission des paroissiens de Papetoai »). Mais évidemment, dans le cadre du Brésil anthropophage, le rapprochement entre le dogme de la transsubstantiation et le cannibalisme était un argument huguenot assez saisissant.

²⁰ Léry, p. 63.

²¹ *Ibid.*, p. 65.

²² *Ibid.*, p. 67.

²³ *Ibid.*, p. 93.

²⁴ *Ibid.*, p. 77.

Léry démontre aussi que le *Cosmographe* a délibérément falsifié sa description géographique : il a en particulier représenté sur sa carte du Brésil une ville dont Léry nie fermement toute existence.

Car quand nous partismes de ceste terre du Bresil, qui fut plus de dixhuict mois apres Thevet, je maintien qu'il n'y avoit aucune forme de bastimens, moins village ni ville à l'endroit où il nous en forgé et marqué une vrayement fantastique. Aussi luy-mesme estant en incertitude de ce qui devoit proceder au nom de ceste ville imaginaire, à la maniere de ceux qui disputent s'il faut dire bonnet rouge, ou rouge bonnet, l'ayant nommée VILLE-HENRY en sa premiere Carte, et HENRY-VILLE en la seconde, donne assez à conjecturer que tout ce qu'il en dit n'est qu'imagination et chose supposée par luy : tellement que sans crainte de l'equivoque, le lecteur choisissant lequel il voudra de ces deux noms, trouvera que c'est tousjours tout un, assavoir rien que de la peinture. [...] il s'ensuit, ou que Thevet en marquant ceste VILLE-HENRY, ou HENRY-VILLE, en ses cartes, a eu la berlue, ou qu'il en a voulu faire acroire plus qu'il n'en est²⁵.

Car cette affabulation particulière révèle un grave défaut : le manque de rigueur scientifique, l'absence de sources fiables et les extrapolations hasardeuses, et cela, peut-être, à des fins de propagande. Devant cette documentation peu sûre bien qu'elle se dise de première main, Montaigne, lui, déclare préférer garder comme informateur un ancien compagnon de Villegagnon.

Cet homme que j'avais, était un homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage ; car les plus fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent ; et pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent farder d'altérer un peu l'Histoire ; ils ne vous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont vu ; et pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. [28] Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien épousé. Le mien était tel. [...] Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent²⁶.

Seul un homme de cette trempe, sans parti-pris, trop fruste pour inventer, pouvait faire contrepoids à la fausse science des géographes de métier : Montaigne évoque probablement Thevet, qui avait écrit sa *Cosmographie Universelle* après un voyage en Orient : non seulement ce dernier enjolive la réalité, mais il pousse l'outrecuidance jusqu'à ne s'appuyer même pas sur une source exacte, fait d'autant plus grave que les cosmographes sont chargés de fixer l'état de la connaissance et qu'ils induisent ainsi le reste du monde en erreur.

Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait, non en cela seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités²⁷.

Léry enfin ne laisse pas échapper la moindre occasion de se gausser de Thevet, entraînant l'adhésion du lecteur par connivence devant l'absurde, comme par exemple quand son rival prétendait qu'avant la découverte du feu, les Indiens faisaient sécher leurs viandes à la fumée :

la response sera, que cela est se moquer du monde²⁸.

²⁵ Léry, p. 203-205.

²⁶ Montaigne, *Essais*, Livre 1, XXXI, « Des cannibales », t. 1, p. 306.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Léry, p. 459.

Car tout ainsi que je tien ceste maxime de Physique tournée en proverbe estre tres-vraye ; assavoir qu'il n'y a point de feu sans fumée, aussi par le contraire estimé-je celui n'estre pas bon naturaliste qui veut nous faire accroire qu'il y a de la fumée sans feu.

À ces manques de rigueur scientifique s'ajoute le désir pernicieux d'abuser les lecteurs, en profitant des « merveilles » du Nouveau Monde pour contrecarrer des vérités d'expérience.

En outre, les mensonges de Villegagnon lui-même, semble-t-il, ont grandement contribué à semer la zizanie dans l'île Coligny, dans l'actuelle baie de Rio. Il s'agit là aussi, pour Léry, de rétablir la vérité. À leur arrivée pourtant,

nous fusmes trouver Villegagnon, lequel, nous attendant en une place, nous saluasmes tous l'un après l'autre : comme aussi luy de sa part avec un visage ouvert, ce sembloit, nous accolant et embrassant nous fit un fort bon accueil²⁹.

Mais ensuite, Villegagnon, d'après Léry, se montra autoritaire, voire brutal, et surtout d'une grande « inconstance et variation [...] en matière de Religion³⁰ ». Il lui reproche

le traitement qu'il nous fit sous prétexte d'icelle : ses disputes et l'occasion qu'il print pour se destourner de l'Évangile : ses gestes et propos ordinaires en ce pays-là, l'inhumanité dont il usoit envers ses gens, et comme il estoit magistralement équipé : reservant à dire, quand je seray en nostre embarquement pour le retour, tant le congé qu'il nous bailla, que la trahison dont il usa envers nous à nostre departement de la terre des sauvages³¹.

En effet, il remet à leur départ des lettres cachetées :

Car, disait-il frauduleusement, tout ainsi que je fus joyeux de leur venue, pensant avoir rencontré ce que je cherchois, aussi, puisqu'ils ne s'accordent pas avec moy, suis-je content qu'ils s'en retournent. De manière que sous ce beau prétexte, il nous avait brassé la trahison que vous orrez : c'est qu'ayant donné à ce maître de navire un petit coffret enveloppé de toile cirée (à la façon de la mer) plein de lettres qu'il envoyoit par-deça à plusieurs personnes, il y avoit aussi mis un proces, qu'il avoit fait et formé contre nous et à notre desceu, avec mandement expres au premier juge auquel on le bailleroit en France, qu'en vertu d'icelui il nous retinst et fist brusler, comme herétiques qu'il disoit que nous estions : tellement qu'en recompense des services que nous luy avions faits, il avoit comme seellé et cacheté nostre congé de ceste desloyauté, laquelle neantmoins (comme il sera veu en son lieu) Dieu par sa providence admirable fit redonder à nostre soulagement et à sa confusion.³²

Léry se veut donc redresseur de torts, les plus inexcusables à ses yeux étant la malhonnêteté et la perfidie dont ont fait preuve, chacun à leur façon, Thevet et Villegagnon, d'une manière d'autant plus lâche que tous deux sont, au moment où les effets de leur vilénie se font sentir, hors d'atteinte ; d'une manière d'autant plus révoltante que tous deux sont, en principe, des gens dignes de foi, dont on n'attendrait pas pareille trahison.

Toute l'entreprise de Léry se ressent de cette amertume devant la trahison de ses compatriotes. Or, la réputation générale des Indiens, des Tupinambas en général, est d'être peu fiables : ceux qui se disent les alliés des Français peuvent se retourner contre eux à tout moment. Sur quoi repose cette analyse ?

D'abord, conformément à la position commune à l'époque, le visage est la représentation métonymique de l'âme : l'homme est à deviner derrière sa physionomie.

²⁹ Léry, p. 161.

³⁰ *Ibid.*, p. 196.

³¹ *Id.*

³² *Ibid.*, p. 505.

Par les signes extérieurs que l'on voit au corps des hommes, elle [la physiognomonie] découvre tellement leurs mœurs, leurs naturels et desseins, qu'elle semble pénétrer dans les plus occultes cachettes de l'âme, et pour ainsi dire dans les lieux les plus intimes du cœur³³.

[29] Ces théories physiognomoniques semblent commodes pour tenter de juger des intentions des populations nouvelles que l'on rencontre. Témoin cette affirmation de Jean Gosselin en 1549 :

À savoir connaître [...] les autres hommes avec lesquels il faut *vivre et converser* ; afin de choisir pour ami, et attirer auprès de nous les hommes de bonne complexion et de mœurs utiles et humaines. Et d'éviter les hommes qui sont composés ou nourris d'humeurs fâcheuses et mal tempérées³⁴.

On comprend dès lors l'importance de la description physique, qui prime chez nombre de voyageurs : Colomb estime les Indiens des Bahamas « tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage », portrait laudatif en proportion de son soulagement de ne pas rencontrer de monstres, comme on le redoutait ; ce qui va lui faire immédiatement bien augurer d'une population favorablement disposée : « ils doivent être bons serviteurs et industrieux³⁵ ». Leur nudité est un gage supplémentaire de leur ingénuité, comme elle est, bien sûr, l'indice possible de l'appartenance de ces gens à une humanité d'avant la chute.

Ce sont gens très beaux. Leurs cheveux ne sont pas crépus, mais lisses et gros comme les crins du cheval. Ils ont tous le front et la tête très larges, plus qu'aucune race que j'aie vue jusqu'ici, et les yeux très beaux et non petits ; aucun d'eux n'est brun foncé [...] ils ont tous semblablement les jambes très droites et le ventre plat, très bien fait³⁶.

Quant à Gomara, sans les avoir vus, au reste, il juge ainsi les habitants d'Haïti :

Ils sont de couleur de châtaigne claire, de moyenne stature, replets, ils ont un **mauvais regard**, les dents **laides**, les **naseaux ouverts**, et le front large, ce que les mères ou sages-femmes font exprès par certain art pour gentillesse et force : tellement que si on leur donne un coup sur le front, l'épée se rompra plutôt que l'os du front ait du mal. Les hommes et les femmes ont tous la peau lisse, et reluisante, aucuns disent que c'est par art : tous ont les cheveux longs, polis et noirs³⁷.

Il est bien attentif aux mêmes détails que Colomb et Thevet : ils sont « normaux » dans l'apparence globale du corps, mais pour lui, la croyance secrète à la monstruosité, à l'anormalité, se concentre dans le visage : le regard, « miroir de l'âme », est empreint de malignité, comme les Tupinambas de Thevet, mais la laideur touche aussi la bouche, le nez et le front. Il observe encore la pilosité : peut-être fait-il très innocemment la remarque de leurs soins épilatoires. Mais on pourrait imaginer aussi que, s'il doit se rendre à l'évidence – les Indiens ne sont pas velus comme des gorilles – il ne peut s'empêcher de leur supposer une pilosité dissimulée par l'épilation, l'« art », l'artifice : autrement dit, Gomara se laisserait volontiers aller à penser que ce sont en réalité des hommes velus, qui trompent leur monde, qui se cachent et font accroire qu'ils ont la peau lisse alors qu'ils portent originellement la marque de la sauvagerie ; et le fait qu'ils aient fait disparaître ce signe n'est pas tant souci esthétique ou hygiénique que volonté de travestir – d'ailleurs, on ne serait pas surpris puisqu'ils ont un regard louche. En quelque sorte, Gomara aggrave leur cas par la litote : laisser entendre qu'ils ont arraché quelques poils jette dans l'esprit du lecteur le doute, et suppose

³³ G. B. Della Porta, *La Physionomie humaine*, Rouen, 1655 (traduction de l'édition latine de 1598, à Naples), p. 550 : citée par Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (XVI^e-début XIX^e siècle)*, Paris, Rivages, 1988, rééd. Payot, 1994, coll. « Petite Bibliothèque Payot », p. 43.

³⁴ Jean Gosselin, *La Physionomie*, 1549, cité *ibidem*, p. 47.

³⁵ Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, [12 octobre 1492], t. 1, p. 61.

³⁶ *Ibid.*, [13 octobre 1492], t. 1, p. 62.

³⁷ Francisco Lopez de Gomara, *Histoire générale des Indes Occidentales et Terres neuves qui jusqu'à présent ont été découvertes*, trad. Regnault, Paris, Sonnius, 1569, in-8°, p. 36a-b.

qu'ils se sont peut-être, en fait, métamorphosés... Thevet lui aussi aborde le sujet, mais pour réfuter clairement cette supposition dans un chapitre : « Contre l'opinion de ceux qui estiment les sauvages être pelus »³⁸. Léry est pour une fois d'accord avec lui, renversant même la proposition de Gomara :

tant hommes, femmes qu'enfans, non seulement sans cacher aucunes parties de leur corps, mais aussi sans monstrent aucun signe d'en avoir honte ny vergongne, demeurent et vont costumierement aussi nuds qu'ils sortent du ventre de leurs meres. Et cependant tant s'en faut, comme aucuns pensent, et d'autres le veulent faire accroire, qu'ils soyent velus ny couvers de leurs poils, qu'au contraire, n'estans point naturellement plus pelus que nous sommes en ce pays par deçà, encor si tost que le poil qui croist sur eux, commence à poindre et à sortir de quelque partie que ce soit, voire jusques à la barbe et aux paupieres et sourcils des yeux (ce qui leur rend la veuë louche, bicle, esgarée et farouche), ou il est arraché avec les ongles, ou depuis que les Chestiens y frequentent, avec des pincettes qu'ils leur donnent³⁹.

Il est cependant remarquable que l'alternative de l'épilation soit bien considérée comme une altération sensible du regard qui rabaisserait ces Indiens à l'état de brutes.

De fait, dès les premiers contacts, les Européens redoutent le pire : *a priori*, ils ressentent comme angoissante la perspective d'être isolés au milieu d'un groupe qui peut à tout moment fondre sur eux, et dont il est de notoriété [30] publique qu'il pratique le cannibalisme sur ses prisonniers de guerre. Léry encore fait preuve de sang-froid en racontant à plusieurs reprises ses rencontres avec des anthropophages qui lui proposent de s'associer au festin. Il semble avoir toujours poliment refusé ; de même pour Staden destiné à faire les frais de ces réjouissances collectives.

En effet, leurs techniques guerrières sont variées, mais un certain nombre d'entre elles, sinon toutes à un quelconque degré, repose sur la ruse et l'effet de surprise. D'abord, par exemple, les Tupinambas de Staden « arrivèrent donc une nuit dans soixante-dix canots et l'attaquèrent une heure avant le jour, comme c'est leur coutume⁴⁰ ». Attaque massive et juste avant l'aube : la surprise est complète et le coup imparable. La méfiance est de mise, même entre eux : d'après Léry, les habitants de *Maq-hé* par exemple se tiennent à distance des *Ouetacas* : ils « n'ont garde de s'endormir auprès de tels brusques et fretillans resveille-matin de voisins qu'ils ont⁴¹. » Cependant, même s'ils demeurent un peu plus loin, ils ne sont pas en sûreté pour autant :

Or allans ainsi ordinairement vingt-cinq ou trente lieuës loing chercher leurs ennemis, quand ils s'approchent de leur pays, voici les premieres ruses et stratagemes de guerre dont ils usent pour les attraper. Les plus habiles et plus vaillans, laissans les autres avec les femmes à une journée ou deux en arriere, eux approchans le plus secrettement qu'ils peuvent pour s'embusquer dans les bois, sont si affectionnez à surprendre leurs ennemis qu'ils demeureront ainsi tapis, telle fois sera plus de vingtquatre heures. Tellement que si les autres sont prins au despourveu, tout ce qui sera empoigné, soit hommes, femmes ou enfans, non seulement sera emmené, mais aussi quand ils seront de retour dans leur pays seront assommez, puis mis par pieces sur le *Boucan*, et finalement mangez. Et leur sont telles surprises tant plus aisées à faire, qu'outre que les villages (car de villes ils n'en ont point) ne ferment pas, encore

³⁸ Thevet, chap. XXXI, p. 132-134.

³⁹ Léry, p. 214. Cette conception aura cependant la vie dure, puisque la rumeur continue de recouvrir de poils les Américains jusqu'au XVII^e siècle ; par exemple *le Mercure Galant*, en avril 1681, écrit encore : « Les Sauvages de l'Amérique, Hommes cruels et sans raison, à qui nos pescheurs sont obligéz de faire la chasse comme à des Bestes, puis qu'ils ont outre leur férocité le corps hérissé de poil, armé d'ongles merveilleusement longs crochus. » Pourtant à la même époque, Du Tertre écrivait, dans *l'Histoire générale des îles*, après beaucoup d'autres : « à ce seul mot de Sauvage, la plupart du monde se figure dans leurs esprits une sorte d'hommes Barbares, cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme des géants, velus comme des ours [...] Au reste, ils ne sont ny velus ny contrefaits... »

⁴⁰ Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 71.

⁴¹ Léry, p. 156.

n'ont-ils autre porte dans leurs maisons [...] sinon qu'ils mettent quelques branches de palmier, ou de ceste grande herbe nommée *Pindo*, au devant de leurs huis⁴².

Les navires ne sont pas plus en sûreté, car les Indiens, nageant parfaitement, peuvent les y surprendre.

Les Indiens qui le virent entrer par un côté, se jetèrent promptement à la nage pour le joindre de l'autre côté ; ils entrèrent à l'improviste, et, surprenant les Espagnols par derrière, ils en enlevèrent un grand nombre à bras-le-corps, les jetèrent à la mer, et en expédièrent aussi beaucoup d'autres à coups de sabre.⁴³

Vers la côte du Costa-Rica, une autre tribu est inabordable :

Un jour, un aventurier envoya son canot pour pêcher. Comme il allait le long du rivage, ceux qui étaient dedans furent surpris de voir les Indiens se laisser tomber du haut des arbres dans l'eau ; d'où sortant tout à coup, ils chargèrent un des leurs et l'emportèrent, sans qu'on en ait jamais eu de nouvelles⁴⁴.

Au même endroit,

le fameux aventurier Louis Scot, se trouvant dans cette baie, fit descendre sur cette petite île, pour en découvrir les habitations ; mais, quoiqu'il eût plus de cinq cents hommes avec lui, il fut obligé de se retirer, car, à mesure qu'il avançait dans le pays, **on** lui tuait son monde, **sans qu'il pût découvrir personne**. Ces Indiens sont encore extrêmement agiles à courir dans les bois⁴⁵.

Les embuscades sont, en règle générale, la technique favorite des Américains : ils peuvent investir un défilé, et se laisser tomber sur les ennemis quand ces derniers s'y sont engagés. Mais ils savent aussi barrer un fleuve : ainsi, d'après Staden,

[les Indiens de Pernambouc] avaient jeté des troncs d'arbre en travers du fleuve et s'étaient placés sur les deux rives pour nous disputer le passage. Nous rompîmes ces digues ; mais comme c'était le moment de la marée basse, nous restâmes bientôt à sec. Les sauvages, voyant qu'ils ne pouvaient rien nous faire, réunirent une quantité de bois sec entre leurs fortifications et le rivage, avec l'intention de l'allumer et d'y jeter le poivre du pays, pour que la fumée nous chassât de nos embarcations⁴⁶.

Bien mieux, au retour, les Indiens avaient mis en place une autre embuscade, dont l'ingéniosité n'est pas sans rappeler des souvenirs antiques.

Quand nous voulûmes regagner le village assiégé, les Indiens nous barrèrent de nouveau le passage. Non seulement ils avaient placé des arbres en travers du fleuve et s'étaient postés sur les deux rives, mais ils en avaient coupé deux par le pied, de manière qu'ils fussent prêts à tomber, et ils avaient attaché au sommet des plantes nommées *sippos*, qui croissent comme le houblon, mais qui sont beaucoup plus fortes ; l'autre extrémité de ces plantes était dans leur forteresse, et l'intention des Indiens était de les tirer au moment où nous passerions, et de faire tomber les arbres sur nos embarcations⁴⁷.

Comble de raffinement tactique, « nous appelâmes nos camarades pour venir nous aider ; mais les sauvages se mirent aussi à crier pour les empêcher de nous entendre⁴⁸. »

Autre style de piège, cette fois défensif : les chausse-trappes.

Bien est vrai, qu'alentour de quelques villages frontiers des ennemis, les mieux aguerris plantent des paux de palmier de cinq ou six pieds de haut : et encores sur les advenues des chemins en tournoyant, ils fichent des chevilles pointues à fleur de terre : tellement que si les assaillans pensent entrer de nuit

⁴² Léry, p. 345-346.

⁴³ Alexandre Œxmelin, *Aventuriers et boucaniers d'Amérique. Chirurgien de la flibuste, de 1666 à 1672 [1678]*, Paris, Sylvie Messinger, 1990, p. 305.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 277-278.

⁴⁵ *Id.*

⁴⁶ Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 44-45.

⁴⁷ *Id.*

⁴⁸ *Id.*

(comme c'est leur coutume), ceux de dedans qui savent les destroits par où ils peuvent aller sans s'offenser, sortans dessus, les rembarrent de telle [31] façon, que, soit qu'ils veulent fuir ou combattre, parce qu'ils se piquent bien fort les pieds, il en demeure tousjours quelques uns sur la place, desquels les autres font des carbonnades⁴⁹.

Le même type d'embuscade est aussi avéré à la Martinique :

Les sauvages ayant découvert par leurs espions l'entreprise des Français, et se doutant bien du chemin qu'ils devaient tenir, ils y firent une grande quantité de trous ronds, dans lesquelles ils fichèrent des flèches empoisonnées les bouts en haut, qu'ils recouvrirent de branchages et d'un peu de terre par dessus, après quoi s'étant avancés comme pour faire tête, et ayant rencontré les nôtres, ils firent leurs cris et hurlements ordinaires. Il y eut quelque légère escarmouche de part et d'autre, après laquelle les Sauvages feignirent de lâcher le pied et s'enfuirent fort loin, afin d'attirer nos Français dans les pièges qu'ils leur avaient dressés, et de les combattre dans le désordre où ils auraient infailliblement été ; mais la nuit étant venue, un nommé Nicolas Levesque se doutant de leur ruse, conseilla à ses compagnons de changer de route et de marcher la nuit pour aller les attaquer dans leurs carbets. Cette adresse produisit deux bons effets : car outre que nos Français évitèrent ces pièges, les Sauvages les ayant vus descendre par un autre chemin, et de meilleure heure qu'ils ne les attendaient, crurent que c'en était encore une autre bande ; et celui qu'ils avaient mis en sentinelle ayant couru vers eux, et jeté plein de ses deux mains de sable par dessus sa tête, pour leur faire entendre que les Français étaient en très grand nombre, ils prirent l'épouvante, et s'enfuirent tous en désordre vers leurs carbets, où ils jetèrent si bien la terreur, qu'ils eussent tout abandonné sans rendre aucun combat, si les plus hardis ne les eussent encouragés et fait résoudre à soutenir le choc : peut-être pour avoir le temps de faire embarquer les femmes et les enfants⁵⁰.

La guerre apparaît donc comme l'équilibre de la terreur, que les attaques soient menées par surprise ou au contraire dans une atmosphère d'épouvante entretenue : c'est bien sûr à quoi visent les effroyables peintures noires, rouges, et les parures qui donnent un aspect inhumain aux guerriers, les faisant assimiler à des oiseaux de proie, par exemple, ou leur imposant un aspect surnaturel et diabolique. Le but est de pétrifier de terreur les ennemis, leur faire avouer leur peur (ce qui est l'ultime humiliation) : ce que Montaigne a analysé comme un souci exacerbé de gloire, et une rivalité dans le courage⁵¹. Effectivement, Staden ayant eu les larmes aux yeux après sa

⁴⁹ Léry, p. 346 ; la même pratique est avérée chez les Tupinambas par Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 207-208. Lévi-Strauss rapporte encore la même technique dans *Tristes Tropiques* : « De temps à autre, notre guide se penchait au bord de son invisible piste pour soulever d'un geste prestre une feuille et nous signaler au-dessous un éclat lancéolé de bambou planté obliquement dans le sol afin qu'un pied ennemi s'y empale. Ces engins sont nommés : *min* par les Tupi-Kawahib, qui protègent ainsi les abords de leur village ; les anciens Tupi en utilisaient de plus grands. » Paris, Plon, [1955], coll. « Terre Humaine »/Presses Pocket, 1984, p. 413. Pierre Clastres signale une précaution semblable chez les Aché : arrivant au village, « ils annoncent de loin leur approche en poussant deux ou trois cris aigus auxquels on répond du campement. C'est ainsi qu'il faut procéder : un ennemi n'avertit jamais de son arrivée, et si l'on ne veut pas s'exposer à recevoir une flèche dans la poitrine, il vaut mieux faire savoir qui l'on est avec un peu d'avance. Naguère, les Aché semaient sur les passages qui menaient au campement des éclats pointus de bambou camouflés sous une feuille : malheur alors au visiteur indésirable qui, ignorant leur emplacement, risquait fort de s'en planter une dans le pied. » *Chronique des Indiens Guayaki, ce que savent les Aché, chasseurs nomades du Paraguay*, Paris, Plon [1972], coll. « Terre Humaine »/Presses Pocket, 1988, p. 150.

⁵⁰ Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français, divisée en deux tomes, et enrichie de cartes et de figures*, Paris, Thomas Jolly, 1667, t. 1, p. 545.

⁵¹ Montaigne, *Essais*, « Des cannibales », Livre 1, XXXI, t. 1, p. 313-314 : « Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquêt du victorieux, c'est la gloire, et l'avantage d'être demeuré maître en valeur et en vertu ; car autrement, ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faite d'aucune chose nécessaire [...] Ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et reconnaissance d'être vaincus ; mais il ne s'en trouve pas un, en tout un siècle, qui n'aime mieux la mort que de relâcher, ni par contenance, ni de parole un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé, que de requérir seulement de ne l'être pas. Ils les traitent en toute liberté,

capture, les Tupinambas s'exclament : « Voyez comme il pleure, voyez comme il gémit⁵². » Ces expressions marquent le plus grave mépris. Du coup,

ils commencèrent à faire leurs préparatifs, résolus à me tuer aussitôt qu'ils seraient terminés. Ils me gardaient avec soin ; et tous, jeunes et vieux, m'accablaient d'injures⁵³.

Beaucoup de chroniqueurs parlent aussi des hurlements abominables que poussent les Indiens au moment d'attaquer, pour glacer le sang de leurs ennemis⁵⁴. Dans le dessein d'effrayer leurs adversaires, les Indiens aiment aussi apparaître, à une demi-lieue, bien visibles sur une éminence, mais inaccessibles. [32] « Ces gens savaient les détours et disparaissaient toujours sans les quitter de vue ; tantôt ils étaient devant et tantôt derrière⁵⁵. » Cette surveillance ostensible est délibérément angoissante. Les habitudes des Caraïbes ou des Tupinambas, en elles-mêmes, entretiennent l'épouvante.

Il y a deux saisons où l'on doit principalement craindre les attaques des sauvages : l'une au mois de novembre, parce que c'est alors que mûrissent certains fruits qu'ils nomment *abbati* et qui leur servent à composer une boisson appelée *kaa wy*, dans laquelle ils mêlent de la racine de manioc. Ils aiment à faire la guerre à cette époque, parce qu'à leur retour ils trouvent les *abbati* mûrs et peuvent préparer le breuvage qu'ils boivent en dévorant les prisonniers qu'ils ont faits : ils l'aiment tant qu'ils soupirent toute l'année après le moment où ces fruits seront mûrs. On doit aussi les redouter au mois d'août, car ils pêchent alors une espèce de poisson qui quitte la mer pour remonter dans les rivières. [...] Ils le nomment dans leur langue *bratti*, les Espagnols *lizas* (muges). Les sauvages choisissent volontiers ces époques pour leurs expéditions guerrières, parce qu'il leur est facile de se procurer des vivres⁵⁶.

Ainsi, s'il semble que dans toute pratique guerrière, l'effet le plus fréquent soit celui de la surprise, en réalité il ne s'agit que du sursaut final dans un affrontement larvé : la surprise fonctionne alors d'autant mieux qu'un climat d'angoisse a été déjà instauré, et que le suspense peut se résoudre à tout moment par l'attaque. C'est donc l'attente d'un sort inéluctable qui doit pétrifier les assaillis, plus qu'une surprise complète qui ne tournerait pas forcément à l'avantage de l'envahisseur. Dans la même perspective, les prisonniers sont entretenus dans l'attente de leur exécution, qui peut intervenir n'importe quand, parfois des années après leur capture. L'éducation des guerriers repose donc essentiellement dans la résistance à cette peur : Staden souligne l'apparent stoïcisme des prisonniers indiens promis à une exécution prochaine⁵⁷. Ainsi, si les tribus voisines vivent dans

et leur fournissent de toutes les commodités de quoi ils se peuvent aviser, afin que la vie leur soit d'autant plus chère ; et les entretiennent communément des menaces de leur mort future, des tourments qu'ils y auront à souffrir, des apprêts qu'on dresse pour cet effet, du détranchement de leurs membres et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela se fait pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir fait force à leur constance. »

⁵² Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 84.

⁵³ *Ibid.*, p. 100.

⁵⁴ Les réalisateurs de westerns ne se sont pas fait faute d'utiliser ces ressorts dramatiques : les hurlements des Indiens (d'Amérique du Nord, ceux-là) et la surveillance ostensible sur la crête de la colline sont deux *topoi* du genre. Charles de Brosses le signale aussi pour les habitants des Îles Mariannes, en supposant qu'ils « jettent de grands cris, plutôt pour s'animer eux-mêmes que pour effrayer l'ennemi ; car naturellement ils ne sont pas braves. » *Histoire des navigations aux Terres australes* [1756], « Supplément à l'histoire de la Polynésie, Mœurs & coutumes des habitants des isles Larrones ou Mariannes », rééd. fac simile, Amsterdam, Bibliotheca Australiana, 1967, t. II, p. 502.

⁵⁵ Exmelin, *Aventuriers et boucaniers d'Amérique*, p. 250.

⁵⁶ Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, chap. 26, p. 205-206.

⁵⁷ Staden raconte par exemple la fin d'un esclave d'une nation nommée Marckaya. « Ces Indiens ont l'habitude, quand ils se préparent à dévorer un prisonnier, de fabriquer avec des racines une boisson qu'ils nomment *kawi* et de s'enivrer avant de le massacrer. Quand le moment fut venu de s'enivrer en l'honneur de sa mort, je lui demandai s'il était prêt à mourir, et il me répondit, en riant, que oui, mais que la *massarana* (ils nomment ainsi une corde de coton, de la grosseur du doigt, avec laquelle on attache les prisonniers) n'était pas assez longue et qu'il y manquait encore six brasses,

l'alternance de la guerre et des alliances ou des trêves, les conditions sont clairement connues de tous.

Sur les îles, les Espagnols croyaient pouvoir s'appuyer sur les rivalités intestines pour assurer leur domination : en quoi ils se trompaient. En effet, on le sait depuis Colomb, les Arawaks ont grand peur des Caraïbes, et les deux communautés ne se côtoient pas, mais s'affrontent. Habituellement, voici ce qui se passait :

À ces mots prononcés avec enthousiasme, « allons manger telle nation », on s'armait de flèches, de casse-têtes et l'on s'embarquait avec joie dans les pirogues ; c'est alors qu'ils étaient les plus dangereux pour ceux contre lesquels ils dirigeaient leurs attaques ; ni l'âge ni le sexe n'était épargné. Les plus heureux étaient réservés à l'esclavage le plus dur, ou à une lente agonie jusqu'à ce qu'ils servissent au repas de leurs maîtres⁵⁸.

Ces dispositions étaient connues des Indiens plus pacifiques, qui ne mangeaient pas leurs victimes. Il n'empêche qu'en temps difficile, les Indiens préfèrent se tourner vers les Caraïbes leurs ennemis invétérés, plutôt que d'affronter les Espagnols.

Il fallait recourir aux Caraïbes, qui seuls pouvaient tenir tête aux Espagnols. Une fois d'accord pour demander l'assistance de ces **sauvages**, leurs plus cruels ennemis, ils leur envoyèrent demander du secours⁵⁹.

Et plus loin :

Les Indiens, n'ayant plus assez de confiance dans leurs propres forces pour le vaincre, avaient cherché le secours des Caraïbes, et que ceux-ci étaient sur le point d'arriver pour se joindre aux Gandules de l'île, dans la partie de Ayumaco, où il y avait déjà un corps de onze mille Indiens⁶⁰.

Ces Indiens sont donc en train de constituer une sorte d'armée régulière, organisée, prête à se grossir des renforts envoyés par leurs alliés provisoires. Or ces hommes, réputés pour être batailleurs, sont appelés « *Gandules* », fainéants, bons-à-rien : c'est probablement le nom que les Espagnols leur ont donné parce qu'ils n'étaient pas attachés à la terre, ni « productifs », sans se rendre compte qu'ils avaient embrassé le métier des armes. Les Européens en règle générale n'ont pas réellement saisi l'organisation qui régnait chez les Indiens, parce que leur ordre différait du leur. Ils pensaient pouvoir mettre à profit leurs rivalités tribales pour s'imposer facilement sur l'ensemble du territoire. Or,

Le roi Caonabo tenait toutes les montagnes et était grand seigneur. Il avait un cacique pour son lieutenant et capitaine, général de tout son état, qui se nommait Usmatex, vaillant homme, et qui avait tellement aguerris ses gens qu'ils ne craignaient ni les caciques voisins ni les autres habitants de l'île. Car il y avait quelquefois guerre entre eux : mais ce n'était jamais que pour l'une de ces trois raisons : à savoir ou pour leurs limites et juridictions, ou pour la pêche ; ou quand il venait des Indiens Caribes des autres îles leur faire la guerre. Mais quand ces Caribes venaient, quelque inimitié qu'il y eût entre les caciques de l'île : ils étaient bons amis pour lors, et joignaient ensemble leurs forces pour s'entraider contre l'ennemi commun⁶¹.

ajoutant que je fournirais un meilleur repas et faisant des plaisanteries comme s'il avait dû aller à une fête. » (*Nus, féroces et anthropophages*, p. 120).

⁵⁸ Iñigo Abbad y Lasierra, *Porto-Rico, 1493-1778, Histoire géographique, civile et naturelle de l'île*, Madrid, Valladores de Sotomayor, 1788 ; présenté par A.-A. Genel, Paris, L'Harmattan, p. 81.

⁵⁹ Abbad y Lasierra, *Porto-Rico, 1493-1778*, p. 40.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 43.

⁶¹ Girolamo Benzoni, *La Historia del Mondo Nuovo*, Venise, 1565 ; éd. française, *Histoire nouvelle du Nouveau Monde, contenant en somme ce que les Hespagnols ont fait jusqu'à présent aux Indes Occidentales, et le rude traitement qu'ils ont fait à ces pauvres gens-là. Extraicte de l'Italien de M. Hierosme Benzoni Milanois, qui ha voyagé*

[33] Cette forme de coalition ne se pratique pas seulement sur le territoire d'une seule île, mais peut s'étendre à la Caraïbe tout entière. Certains épisodes prouvent la stratégie très étudiée des Indiens, comme l'exemple célèbre de la mort de l'Espagnol Salcedo, assassiné par les « gentils » naturels de Porto-Rico.

D'après l'opinion généralement répandue que les Espagnols étaient immortels, ils [...] proposèrent avant de tenter le massacre général de faire un essai sur un individu. En conséquence, il fut décidé que le cacique Broyoan [Urayoán] le tenterait sur le premier Espagnol qui passerait chez lui, qu'il tâcherait de lui ôter la vie et donnerait avis à tout le monde du résultat, pour qu'on sût à quoi s'en tenir sur le succès de la mesure proposée. Comme les Espagnols avaient pris l'habitude de parcourir l'île **sans défiance**, l'occasion s'offrit bientôt à Broyoan d'exécuter ce dont il était chargé. Un jeune Espagnol nommé Salcedo vint à traverser la province de Yaguera [...] Broyoan qui habitait par là le reçut chez lui avec des **démonstrations de joie** et de respect. Lorsque Salcedo le quitta pour aller plus loin, il le fit accompagner par quelques Indiens bien au fait du projet que l'on avait sur lui ; au passage de la rivière de Guauravo, les Indiens lui proposèrent de le prendre sur leurs épaules ; Salcedo accepta. Quand ils furent au milieu de la rivière, ils l'y jetèrent ayant soin de le tenir sous l'eau, jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de vie ; alors, ils retirèrent son corps qu'ils posèrent sur le bord, et dans le **doute** qu'il fût mort, ils lui répétaient : « Señor Salcedo, pardonnez-nous, nous sommes tombés avec vous, levez-vous donc, afin que nous continuions notre route. » C'est avec cette excuse, et beaucoup d'autres, que pendant trois jours ils cherchèrent à se disculper ; ce temps écoulé, arriva le cacique Broyoan avec beaucoup d'autres Indiens pour s'assurer que le mort ne ressusciterait pas, car ils avaient besoin de le voir pour revenir de leur préjugé. Enfin l'odeur qui s'exhalait du corps déjà en dissolution les convainquit que les Espagnols étaient mortels comme les Indiens. La nouvelle fut portée au cacique Agueynaba, qui convoqua de nouveau les caciques de l'île. Ceux-ci, revenus de leur ancienne erreur, consentirent au massacre des Espagnols ; ils en firent l'exécution à un vendredi. En attendant ce jour si désiré, ils ne perdirent aucune occasion de se défaire de tous les Espagnols isolés qu'ils rencontraient⁶².

Abbad a visiblement travaillé ce petit récit, qui semble constituer un tournant décisif dans les rapports entre Indiens de Porto-Rico et Espagnols, puisqu'il doit ouvrir la voie à un massacre général. L'historien nous montre bien ici la duplicité des Indiens qui font preuve à la fois d'une certaine naïveté (douter du caractère mortel des Espagnols) et d'une grande organisation, montrant une société étroitement hiérarchisée, depuis les hommes de main jusqu'au grand cacique, en passant par les caciques secondaires, à qui est déléguée la réalisation du projet. En outre, ils font preuve d'un sens méthodique indéniable, ne laissant rien au hasard : il ne faut pas prendre le risque d'une opération de grande envergure avant d'avoir fait un essai ; il ne faut pas prendre le risque de représailles espagnoles en cas de mort, donc la victime ne sera pas exécutée dans un village, ni d'une manière visiblement criminelle : une noyade est toujours possible et ne suscite pas de soupçons. Il ne faut pas non plus choisir quelqu'un en vue : l'Espagnol est choisi au hasard, presque tiré au sort, ce qui semblera un accident. Enfin, s'il est immortel, il ne faut pas prendre de risque devant lui et se réjouir ouvertement ou parler trop librement ; le cacique ne doit pas arriver immédiatement, ce qui donnerait l'indice d'un guet-apens : s'il vit encore, c'est beaucoup trop dangereux ; il attend d'ailleurs un laps de temps significatif, pour que le délai expérimental soit suffisant. Ils prennent leur temps – à la différence des Espagnols : ils n'en ont pas la mesure, pensez-vous ? C'est-à-dire qu'ils savent attendre patiemment le temps nécessaire, aussi bien que se fixer une date précise. Bref, ils cachent admirablement leur jeu. Et le jour dit, ils n'hésitent pas une

XIII ans en ces pays-là : et enrichie de plusieurs discours et choses dignes de mémoire. Par M. Urbain Chauveton. Ensemble, une petite histoire d'un massacre commis par les Hespagnols sur quelques Français en la Floride, avec un indice des choses les plus remarquables. Genève, Eustace Vignon, 1579, p. 95.

⁶² Abbad y Lasierra, *Porto-Rico, 1493-1778*, p. 34-35. La même anecdote est déjà racontée par Benzoni, *Histoire nouvelle du Nouveau Monde*, en 1565, mais de façon moins longue et moins travaillée, p. 27-28, 29-31. Elle sera reprise allusivement par Lévi-Strauss.

seconde, le scénario est fixé pour chacun, du premier au dernier acteur de l'expérience, toute la région étant partie prenante dans la tentative. Cette fois, le piège s'est refermé sur des Espagnols trop confiants dans leur propre invulnérabilité. Mais l'expérience a son pendant dans l'incertitude des Espagnols qui hésitaient à gratifier les Indiens d'une âme. Cette tactique les rend plus difficiles à dominer. On en sent le dépit dans cette page de Du Tertre :

Le diable ne pouvant souffrir une si grande union [sauvages d'un côté, Anglais et Français de l'autre] persuada par un de leur Boyez dans un vin général qu'ils firent, que ces Nations Etrangères n'étaient venues de si loin dans leur île, que pour les massacrer cruellement, comme elles avaient exterminé leurs ancêtres par le fer et par le sang, dans toutes les terres fermes et les îles qu'elles occupent à présent par toute l'Amérique. Cet **esprit de mensonge** n'eut pas beaucoup de peine à les porter à s'en défaire ; et comme l'entreprise n'était pas moins périlleuse que difficile, ils députèrent vers tous les autres sauvages des îles voisines pour demander leur assistance ; ceux-ci approuvèrent leur résolution, et leur promirent un puissant secours, leur donnant parole de se trouver sans faute à Saint-Christophe à la pleine lune prochaine⁶³.

Justement, en 1640, sur « Sainte-Alouzie » (Sainte-Lucie), Du Tertre rapporte que pour se venger de l'enlèvement de quelques-uns d'entre eux par les Anglais, ils décident de se venger. Aussi prennent-ils tous date, pour un jour d'août 1640, pour faire un massacre général des Français qui ont remplacé les Anglais, battus en retraite : ils décident de commencer par le Sieur de la Rivière, qui s'était fait bâtir une maison loin du fort :

Car les sauvages, qui ne souffrent qu'avec impatience la demeure des François dans leurs îles, le voyant en un lieu séparé [34] des autres, auquel il ne pourrait pas facilement être secouru, formèrent le dessein de le tuer : pour mieux réussir dans l'exécution de leur dessein, ils commencèrent à le venir voir dans sa nouvelle habitation ; et lui **qui ne se méfiait point d'eux**, les recevait fort librement dans sa case ; si bien qu'un jour qu'ils buvaient ensemble et se divertissaient, ils l'assommèrent d'un coup de boutou avec dix de ses gens. Ils firent cette exécution avec tant de précautions et de concert, que pas un de la case n'eut le temps de prendre les armes, chaque sauvage s'étant assuré de l'homme qu'il devait assommer ; après ils enlevèrent la femme, deux de ses enfants, et une nègre que l'on n'a jamais pu retirer de leurs mains.⁶⁴

Les problèmes ne sont donc pas tant la ruse guerrière et l'attaque surprise – peut-être très effrayantes, mais entrant, comme partout, dans l'arsenal des stratégies, et susceptibles d'être retournées contre leurs instigateurs ; la véritable tromperie réside plutôt dans la gestion inhabituelle des alliances, qui fait qu'un soi-disant ami de la veille peut être un ennemi le lendemain. Cependant, comme l'a bien analysé Pierre Clastres,

L'impossibilité de la guerre de tous contre tous opère, pour une communauté donnée, une immédiate classification des gens qui l'entourent : les Autres sont classés d'emblée en amis et en ennemis. Avec les premiers, on tentera de conclure des alliances, avec les autres on acceptera – ou on recherchera – le risque de la guerre. [...] Une communauté ne se lance jamais dans l'aventure de la guerre sans auparavant protéger ses arrières au moyen d'entreprises diplomatiques – fêtes, invitations – au terme desquelles se nouent des alliances supposées durables, mais qu'il faut constamment réactiver car la trahison est toujours possible, et souvent réelle. Là apparaît un trait décrit par les voyageurs ou ethnographes comme **l'inconstance et le goût pour la trahison** des Sauvages⁶⁵.

C'est ce que les Européens n'ont pas toujours saisi :

L'inconstance signifie ici simplement que l'alliance n'est pas un contrat, que sa rupture n'est jamais perçue par les Sauvages comme un scandale, et qu'enfin une communauté donnée n'a pas toujours les

⁶³ Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, t. 1, p. 5.

⁶⁴ *Ibid.*, t. 1, p. 436.

⁶⁵ Pierre Clastres, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1997, p. 65-66.

mêmes alliés ni les mêmes ennemis. Les termes liés par l'alliance et par la guerre peuvent permuter et le groupe B, allié du groupe A contre le groupe C, peut parfaitement, à la suite d'événements fortuits, se retourner contre A aux côtés de C. L'expérience du « terrain » offre sans cesse le spectacle de tels retournements, dont les responsables peuvent toujours donner les raisons. Ce que l'on doit retenir, c'est la permanence du dispositif d'ensemble – division des Autres en alliés et ennemis – et non la place conjoncturelle et variable occupée sur ce dispositif par les communautés impliquées⁶⁶.

Les frontières de l'alliance sont aussi, souvent, les frontières de l'échange. Il est aisé de s'en apercevoir dans les tractations qui accompagnèrent finalement la libération de Staden. Des bateaux ayant été envoyés pour s'enquérir de son sort, les enchères montent :

Les sauvages disaient entre eux : « Nous avons fait une bonne prise, puisqu'on envoie des vaisseaux pour le chercher. » [...] mon maître répondit qu'il ne consentait pas à me céder à personne, à moins que mon père ou mon frère ne lui apportât un vaisseau plein de haches, de miroirs, de couteaux, de peignes et de ciseaux pour ma rançon, car il m'avait saisi sur le territoire de ses ennemis, et ainsi j'étais de bonne prise⁶⁷.

Plusieurs navires pourraient reprendre le prisonnier : Staden est d'autant plus étroitement surveillé que les Indiens se doutent de son désir de leur fausser compagnie. Ils acceptent finalement d'échanger leur prisonnier et de le remettre aux Français ; une véritable mise en scène s'impose

parce qu'ils voulaient se séparer amicalement des sauvages. Je dis aussi à mon maître que je ne demandais pas mieux que de m'en aller avec lui mais qu'il voyait bien que mes frères ne voulaient pas me laisser partir⁶⁸.

Malgré tout, si le maître de Staden négocie et réclame une compensation, il faut user de prudence.

Je fis part de cette demande au capitaine du bâtiment, qui me dit de l'amuser jusqu'à ce que le vaisseau eût son chargement, car il craignait de l'irriter en me gardant à bord et qu'il ne machinât quelque trahison ; en effet, **c'est une nation à qui on ne peut se fier**⁶⁹.

Dans ce cas précis, la tromperie émane bien des Européens. Mais voilà le maître mot : les Indiens ne sont pas *fiab*les, c'est-à-dire que leur logique est parfois différente. Ainsi, les ennemis capturés courent-ils le plus grand danger, en particulier lorsqu'ils sont saisi, comme Staden, sur le territoire ennemi, alors que des Européens venus en visite, comme Léry, sont accueillis dans les villages, hébergés, nourris ; les naufragés sont traités avec beaucoup de sollicitude, comme le sera l'Anonyme de Carpentras dans les années 1618-1620, à la Guadeloupe et à la Dominique, habitées par des Indiens réputés pour leurs habitudes anthropophages : il sera, ainsi que ses compagnons affamés, recueilli, soigné, adopté et pris en grande amitié.

La méfiance donc ne peut naître que de l'incertitude où l'on se trouve des dispositions réelles des Indiens : c'est ce qui leur vaut les accusations d'inconstance. Ils passent ingrats et rancuniers, alors même qu'ils ne font que suivre leur propre logique de l'échange. Les Indiens échangent avec les Portugais mais s'en défient, et les marchés s'achèvent souvent par des escarmouches :

les Portugais font aussi le commerce avec les tribus ennemies, mais en se tenant bien sur leurs gardes. Ils leur donnent des couteaux et des haches pour de la farine de manioc, que ces sauvages possèdent en abondance ; et les Portugais en ont besoin pour nourrir les nombreux esclaves qu'ils ont dans leurs sucreries. Un ou deux Indiens s'avancent dans un canot auprès du navire et leur tendent la marchandise du plus loin qu'ils peuvent ; ils demandent ensuite ce qu'ils veulent en échange, et les Portugais le leur

⁶⁶ Pierre Clastres, *Archéologie de la violence*, p. 66-67.

⁶⁷ Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 111, 118.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 157.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 156.

font [35] passer. Pendant que cela a lieu, les autres sont dans leurs canots, à distance ; et souvent, quand le marché est fini, ils s'approchent pour attaquer les Portugais et leur lancer des flèches⁷⁰.

D'ailleurs, tout porte à penser que les échanges ne sont pas toujours de tout repos, même entre tribus indiennes voisines : *Ouetacas* et *Margajats*, quoiqu'ennemis, troquent malgré tout des objets dont ils ont besoin ou envie en le déposant dans un endroit bien en vue, s'éloignant ensuite.

tellement que jusques là ils se tiennent promesse l'un l'autre. Mais chacun ayant son change, si tost qu'il est retourné, et a outrepassé les limites où il s'estoit venu presenter du commencement, les treves estans rompues, c'est lors à qui pourra voir et atteindre son compagnon, à fin de luy oster ce qu'il emportoit : et je vous laisse à penser si l'*Ouetaca* courant comme un levrier a l'avantage, et si poursuivant de pres son homme, il le haste bien d'aller⁷¹.

Aussi Léry déconseille-t-il ce commerce à ses compatriotes :

Parquoy, sinon que les boyteux, gouteux, ou autrement mal enjambez de par-deçà voulussent perdre leurs marchandises, je ne suis pas d'avis qu'ils aillent negocier ni permuter avec eux⁷².

On remarquera que les frontières de l'échange s'arrêtent rigoureusement aux limites du territoire ou du temps du troc. Mais en outre, le marché doit être tenu par les deux parties comme équitable : lorsque Léry tue un canard et propose un couteau pour prix, il a conscience de reproduire le schéma normal de l'échange « parce que nous avons souvent ainsi tué des poules en d'autres villages, dequoy les sauvages, en les contentans de quelques cousteaux, ne s'estoyent point faschez⁷³. » Mais cette fois, le Tupinamba à qui appartenait la cane réclame plus, toujours plus – un plus beau couteau, une serpe... : « cela estoit un pris du tout excessif en ce pays-là, de donner une serpe pour une cane ». D'ailleurs cela ne convient pas encore : le vieil Indien veut cette fois tuer Léry. Cependant cette apparente folie trouve son explication : « Parce qu'elle a esté à un mien frere qui est mort, je l'aimois plus que toute autre chose que j'eusse en ma puissance⁷⁴. » La cane était donc en dehors du circuit de l'échange, pour des raisons affectives, et elle n'avait effectivement pas de prix : le malentendu et ses éventuelles conséquences sont imputables à Léry qui avait forcé la main de l'Indien en tuant sa cane sans se mettre d'accord avec lui à l'avance sur les termes de l'échange. À l'inverse, cependant,

si on veut estre cousin (comme nous parlons communément) tant des grands que des petits, il ne leur faut rien refuser. Vray est qu'ils ne sont point ingrats : car principalement les vieillards, lors mesme que vous n'y penserez pas, se ressouvenans du don qu'ils auront receu de vous, en le recognoissant ils vous donneront quelque chose en recompense⁷⁵.

D'ailleurs, en règle générale, Léry affirme que les Indiens Toïoupinambaults sont des amis fidèles :

Que si vous demandez maintenant plus outre [...] si nous nous tenions bien asseurez parmi eux, je respon, que tout ainsi qu'ils haïssent si mortellement leurs ennemis, que comme vous avez entendu cy devant, quand ils les tiennent, sans autre composition, ils les assomment et mangent : par le contraire ils aiment tant estroitement leurs amis et confederez, tels que nous estions de ceste nation nommée Toïoupinambaults, que plus tost pour les garentir, et avant qu'ils receussent aucun desplaisir, ils se feroient hacher en cent mille pieces, ainsi qu'on parle : tellement que les ayant experimentez, je me

⁷⁰ Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 124.

⁷¹ Léry, p. 154.

⁷² *Ibid.*, p. 154.

⁷³ *Ibid.*, p. 465.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 466.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 305.

fierois, et me tenois de fait lors plus assuré entre ce peuple que nous appellons sauvages, que je ne ferois maintenant en quelques endroits de nostre France, avec les François desloyaux et degenez⁷⁶...

En réalité, les codes sociaux en général sont différents : les habitants des antipodes se reçoivent, rient et pleurent, comme « nous autres de par deçà » mais selon des modalités surprenantes. Ce sont, d'après l'expression de Léry, de « grands gausseurs⁷⁷ » : la moquerie est vue comme une mise à distance, propre à entraîner la perfidie. Un épisode qui fit rire les Indiens outre mesure, par exemple, est une soirée de fête, durant laquelle ils mangent un prisonnier, au milieu de chants et de danses : Léry, seul parmi eux, est réveillé par un Indien, suivi bientôt de tout un groupe, venu aimablement lui proposer un pied humain boucané :

par ceste contenance me fit une telle frayeur, qu'il ne faut pas demander si j'en perdi toute envie de dormir. Et de fait, pensant véritablement par tel signal et monstre de cette chair humaine qu'il mangeoit, qu'en me menaçant il me dist et voulust faire entendre que je serois tantost ainsi accoustré [...] [Les Indiens] s'esjouyssans de ma venue, me pensans caresser, n'avoient bougé d'aupres de moy toute la nuict : eux ayans dit qu'ils ne s'estoyent aucunement apperceus que j'avois eu peur d'eux, dont ils estoyent bien marris, ma consolation fut (selon qu'ils sont grands gausseurs) une risée qu'ils firent, de ce que sans y penser, ils me l'avoient baillée si belle⁷⁸.

Léry était d'autant plus furieux que son « truchement » l'avait abandonné à son sort et « en d'autres maisons du village, avec les fripponniers de sauvages avoit riblé toute la nuict⁷⁹. » Cependant, en l'occurrence, le rire des Indiens est parfaitement naturel et s'explique aisément par la résolution du quiproquo. Du reste, si Léry rapporte l'épisode, c'est qu'il le pense assez amusant pour plaire à ses lecteurs. Mais la réputation de « moqueurs » est un reproche récurrent que leur adressent les Européens, au point qu'on peut le lire dans une [36] lettre de Tomás Ortiz au président du Conseil des Indes, rapportée par Benzoni en 1565, au milieu d'une série de jugements plus sévères et calomnieux les uns que les autres :

Les Indiens de terre ferme sont idolâtres, sodomites, **moqueurs**, **menteurs**, sales, vilains, gens sans jugement, dépourvus de conseil, amateurs de nouvelleté, sauvages, inhumains et cruels⁸⁰.

Presque toutes ces accusations portant sur des figures d'inversion ou de négation. La moquerie est d'ailleurs réciproque, car les Européens ne manquent pas de rire aussi, notamment lorsque les Indiens se déguisent avec les chemises qu'on leur a données.

Si le rire, la réjouissance, semblent intervenir à contretemps, il en va de même pour les larmes. La manifestation la plus surprenante est celle de la « salutation larmoyante » : les femmes accueillent les nouveaux venus par des pleurs. Les arrivants sont installés dans un hamac,

les femmes venans à l'entour du lict, s'accroupissans les fesses contre terre, et tenans les deux mains sur leurs yeux, en pleurans de ceste façon la bien-venue de celui dont sera question, elles diront mille choses à sa louange. Comme par exemple : Tu as pris tant de peine à nous venir voir : tu es bon : tu es vaillant.

⁷⁶ Léry, p. 464.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 453.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 452-453.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 453.

⁸⁰ Benzoni, *Histoire nouvelle du Nouveau Monde*, chap. XVII, p. 176. Il cite un religieux dominicain, probablement Tomás Ortíz, prétendument « protecteur d'Indiens » de la région de Santa Marta, sur le littoral de l'actuelle Colombie, qui écrivait au président du Conseil des Indes, García de Loaisa. Il ajoutait encore à la liste les reproches suivants : ils vont nus, s'épilent, mangent de la chair humaine, s'enivrent, ne respectent pas les liens du mariage, ne soignent pas leurs malades et leurs parents, de sorte « qu'on ne saurait trouver une nation plus méchante ni plus malheureuse sous le ciel. » Benzoni ne signale cette lettre que pour dénoncer les jugements injustes et les ignominies des Espagnols vis-à-vis des Indiens.

Et si c'est un François ou autre estrangier de par deçà, elles adjoûteront : Tu nous as apporté tant de belles besongnes dont nous n'avons point en ce pays : brief, comme j'ay dit, elles en jettant de grosses larmes, tiendront plusieurs tels propos d'applaudissemens et flatteries. Que si au reciproque le nouveau venu qui est assis dans le lict leur veut agreer : faisant bonne mine de son costé, s'il ne veut pleurer tout à fait (comme j'en ai veu de notre nation, qui oyant la brayerie de ces femmes aupres d'eux, estoyant si veaux que d'en venir jusques-là) pour le moins, en leur respondant, jettant quelques souspirs, faut-il qu'il en face semblant⁸¹.

Lorsque le visiteur aura été ainsi accueilli, le maître de maison le saluera à son tour : jusque-là,

s'occupant à faire une flesche ou autre chose, [il] aura esté un quart d'heure **sans faire semblant de vous voir** (caresse fort contraire à nos embrassemens, accollades, baisemens et touchemens à la main à l'arrivée de nos amis) venant alors à vous, usera premierement de ceste façon de parler, *Eré-ioubé ?* C'est à dire, Es-tu venu ? puis, Comment te portes-tu ? que demandes-tu ? etc.

Voici également ce que raconte Thevet lorsqu'il analyse le don de bienvenue. On aurait tort d'imaginer, explique-t-il, que l'on est définitivement amis dès la première rencontre :

Aussi viendront à l'entour du pérégrin femmes et filles assises contre terre, pour crier et pleurer en signe de joie et de bienvenue. Lesquelles si vous voulez endurer jetant larmes, diront en leur langue : « Tu sois le très bienvenu, tu es de nos bons amis, tu as pris si grande peine de nous venir voir », et plusieurs autres caresses. Aussi alors sera dedans son lit le chef de famille, pleurant tout ainsi que les femmes⁸².

Ils viendront ensuite voir le nouvel arrivé avec de petits présents, des fruits, désireux à leur tour de petits objets. Mais leur hospitalité n'est pas sans mélange :

ils sont bien appris à vous user de ce terme devant dit : « *Agatouren* », « tu es bon », si vous leur baillez ce qu'ils demandent ; sinon, d'un visage rébarbatif, vous diront : « *Hippochi* », « va, tu ne vaux rien », « *Dangaiapa aiouga* », « il te faut tuer », avec plusieurs autres menaces et injures, de manière qu'ils ne donnent qu'en donnant, et encore vous remarquent et reconnaissent à jamais pour le refus que leur aurez fait⁸³.

Il s'agit alors de respecter ces codes parfois curieux. L'Anonyme de Carpentras conclut ainsi :

Il y a encore un danger en ce pays-là et qui était à craindre parmi nous qui étions beaucoup de gens, c'est que si on fait du déplaisir à un sauvage tous les autres s'en ressentent et tâchent de le venger, ce qui faisait que nous appréhendions que quelque indiscret des nôtres, n'en offense quelqu'un d'eux et qu'ils ne nous eussent tous assommés, car ils sont fort vindicatifs⁸⁴.

Cela alors même qu'ils pleuraient de les voir partir... Staden, lui, se sépare de son maître dans les meilleurs termes :

Il commença alors à pleurer, en disant que, puisque je voulais partir, je devais lui promettre de revenir par le premier vaisseau ; car il m'avait regardé comme son fils et il avait été très irrité contre ceux d'Uwattibi (Ubatuba) qui avaient voulu me dévorer. Une de ses femmes, qu'il avait amenée à bord, vint pleurer sur moi selon leur habitude, et je pleurai aussi à leur manière⁸⁵.

Tout ce qui semble aller de soi dans le code de la politesse est ainsi inversé. De même, les femmes sont supposées prendre un « petit dueil hypocrite » à la mort de leur compagnon, prisonnier de guerre qui aura été confié à leur garde et à leurs soins, sans que cela les empêche d'être pratiquement les premières à se jeter, sans vergogne, sur ses restes boucanés :

⁸¹ Léry, p. 455, pour cette citation et la suivante.

⁸² Thevet, chap. XLIV, p. 176.

⁸³ *Ibid.*, p. 177-178

⁸⁴ Anonyme de Carpentras, *Un Flibustier français dans la mer des Antilles*, 1618-1620, manuscrit présenté par J.-P. Moreau, Seghers, 1990, p. 153-154.

⁸⁵ Staden, *Nus, féroces et anthropophages*, p. 157.

je dis nommément petit dueil, car suyvant vrayment ce qu'on dit que fait le Crocodile : assavoir que ayant tué un homme il pleure aupres avant que de le manger⁸⁶.

Les inversions peuvent ainsi se compter par dizaines, dont beaucoup, d'ailleurs, tiennent aux femmes.

La nudité, par exemple, a beau être contrebalancée par des ornements qui socialisent le corps, peint et chamarré, en particulier lors des cérémonies, il n'en reste pas moins que la nudité des femmes est vue par Léry comme une habitude incompréhensible ; en outre, elle est très fortement enracinée, au point que [37] « il n'a jamais été en nostre puissance de les faire vestir⁸⁷ ». Cependant, la nudité de ces femmes n'est pas licencieuse, comme le penseraient certains de ses lecteurs :

ceste nudité ainsi grossiere en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne cuideroit. Et partant, je maintien que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillez, grands collets fraisez, vertugales, robbes sur robbes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et filles de par-deça se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages⁸⁸.

La tromperie n'est donc pas le fait des Indiennes nues. Mais il est sûr que les femmes aux Caraïbes n'ont pas le même maintien ni la même place qu'en Europe. Tous les observateurs s'étonnent de ce que les femmes soient présentes dans les foules qui les accueillent, y compris quand ces foules sont menaçantes. Les femmes, d'ailleurs, partaient à la guerre avec leur mari, peut-être pour l'assister, lui préparer ses repas, lui porter son hamac, ou simplement le peigner... Telle femme partait venger son mari mort à la guerre, et endossait pour ce faire un costume masculin. Les femmes participent aussi au combat à l'occasion : dans sa lettre sur le deuxième voyage, le Docteur Chanca raconte avoir pris en chasse un canoé de Caraïbes, avec à bord quatre hommes, deux femmes et un garçon :

Dès qu'ils eurent compris que fuir ne les sauverait pas, avec beaucoup d'audace les Caraïbes saisirent leurs arcs, **les femmes comme les hommes** ; et je dis avec beaucoup d'audace, parce qu'ils n'étaient pas plus de quatre hommes et deux femmes, et les nôtres étaient plus de vingt-cinq dont ils blessèrent deux, l'un à la poitrine de deux flèches et l'autre d'une au côté. S'ils n'avaient pas porté de targe et d'écus et s'ils ne les avaient pas attaqués promptement avec la barque, retournant leur canoa, la plupart des nôtres auraient été percés de flèches⁸⁹.

Et les Espagnols ne réussirent qu'à en prendre qu'un seul, parce qu'il était vilainement blessé. Les femmes sont donc aussi redoutables que les hommes.

S'il arrive que les hommes s'en aillent, les femmes se défendent virilement contre ceux qui vont par là. Il me semble que là est l'origine de la croyance selon laquelle il y a dans cet Océan des îles peuplées seulement de femmes, comme m'en avait persuadé l'amiral Colomb lui-même⁹⁰.

Pire : l'illustration de la *Lettre* de Vespucci sur le voyage de 1501 montre aussi comment les femmes sont en fait plus à craindre que les hommes, car elles sont trompeuses, et d'autant plus dangereuses qu'on ne se méfie pas d'elles. L'anecdote illustrée est celle d'un marin de l'expédition,

⁸⁶ Léry, p. 361.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 231-232.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 234.

⁸⁹ *Lettre du Docteur Chanca*, in Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, t. II, p. 63.

⁹⁰ « Si a veces se marchan los hombres las mujeres se defienden varonilmente a los que vayan allá. De aquí me parece que proviene la creencia de que hay en aquel océano islas habitadas solo con mujeres como me lo persuadió a mí el propio almirante Colón », Pierre Martyr d'Anghiera, p. 267 ; cité par Pierre Ragon, *Les Amours indiennes, ou l'imaginaire du conquistador*, Paris, A. Colin, 1992, p. 96.

qui avait été envoyé à terre parmi les sauvages, pour parlementer. Il avait pour mission de séduire les femmes, et avait été choisi pour ses dispositions physiques. Or, les femmes l'entourèrent, mais au lieu du succès escompté, il fut frappé d'un rude coup de massue derrière la tête, traîné au village, probablement dépecé et mangé. Pendant ce temps, les hommes se chargeaient de faire reculer les navires par leurs flèches. L'illustration est bien représentative de la leçon à tirer de cet accident : pendant que certaines femmes se distribuent les affaires du malheureux, d'autres « amusent » l'étranger, lequel paraît satisfait de son effet, et ne se garde pas de la femme qui, derrière lui, lève bien haut la massue qu'elle va abattre sur sa tête, selon les meilleurs rituels d'exécution. Le second plan indique sans doute possible sa destinée, une autre femme brandissant un couperet, tandis que des morceaux de membres sont mis à boucaner.

De même, Bernal Díaz del Castillo rapporte qu'arrivés près de Campêche, les Espagnols découvrent un temple encore taché de sang frais des sacrifices. Or,

on voyait arriver un grand nombre d'Indiens et d'Indiennes, **le rire aux lèvres et de l'air le plus pacifique**, paraissant poussés par le désir de nous voir. Mais comme ils se réunissaient en grand nombre, il nous vint la crainte que ce pourrait être quelque piège semblable à l'événement du cap Cotoche⁹¹.

Ainsi la présence de femmes est faussement rassurante ; plus peut-être que les hommes, qui exhibent leurs intentions par leur équipement et leurs tatouages de guerre, les femmes sont du côté de la ruse, de la fausse bonhomie. À moins que ce ne soient les Européens, qui, aveuglés par leurs a priori, ne conçoivent pas la présence féminine comme potentiellement dangereuse.

Le vol enfin est la pierre d'achoppement : la confiance si extraordinaire que Colomb avait accordée à Guacanagari reposait sur son extrême scrupule lorsque Colomb avait échoué la caravelle. Peut-être emporté par son enthousiasme, voyant dans ce sauvetage miraculeux la coïncidence avec la date du 25 décembre 1492, il ne tarit pas d'éloge sur leur honnêteté.

[Guacanagari] leur dit, pleurant presque, de ne pas se chagriner, qu'il lui donnerait tout ce qu'il avait, qu'il avait déjà donné deux grandes maisons aux Chrétiens qui se trouvaient à terre, qu'il leur donnerait davantage si c'était nécessaire et autant de *canoas* qu'il en fallait pour charger et décharger la nef et ramener à terre autant d'hommes qu'il le désirerait, ainsi qu'il l'avait fait la veille sans qu'ils prissent une miette de pain ou quoi que ce soit, tant, dit l'Amiral, ils sont fidèles et sans convoitise des biens d'autrui⁹².

[38] Cet exemple sera, à vrai dire, peu suivi, et si ni Léry, ni Staden, ne se plaignent de vol, c'est peut-être qu'ils ne possédaient rien... Car les témoignages de vols sont de loin les plus nombreux, en général perpétrés avec la plus grande adresse, à l'égard des visiteurs : dès le voyage de Magellan, Pigafetta avait raconté les nombreux vols dont ils étaient l'objet⁹³. Ces disparitions sont d'ailleurs d'autant plus déroutantes pour les victimes que les objets dérobés ne semblent pas être d'une valeur ou d'une utilité particulière. Une fois de plus, les critères de la valeur d'échange ne sont pas toujours homologués de part et d'autre.

⁹¹ Bernal Díaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, trad. D. Jourdanet, Paris, La Découverte, 1991, t. 1, p. 44.

⁹² Colomb, *La Découverte de l'Amérique*, t. I, p. 171.

⁹³ Bougainville, Cook, Marchand, et pratiquement tous les visiteurs du Pacifique tiendront le même discours, avec, pour le XVIII^e siècle, une réflexion sur l'adresse des voleurs et le caractère gratuit du larcin (l'objet, souvent, ne pouvant leur être de grande utilité) ; souvent aussi la remarque est faite que les autochtones ne semblent pas se voler entre eux et que c'est proprement l'attrait d'objets curieux et nouveaux qui entraîne des vols somme toute compréhensibles.

Les Indiens que l'on découvrit n'étaient certes pas les chimères que l'on s'était imaginées : pas d'êtres fantastiques, mais des personnages qui étaient peut-être partiellement assimilables, à l'allure et aux mœurs somme toute plus dérangeantes et inquiétantes que des mythes, si rebattus qu'ils finissaient peut-être par être plus familiers et moins effrayants. On juge de l'importance que prit, dans ce débat, la représentation figurée, qui s'est plu à vulgariser des images horribles. C'est bien selon l'aspect que les étrangers les apprécèrent, et qu'ils crurent pouvoir faire la part entre « bons » et « méchants » Indiens, se fondant non pas tant sur des critères moraux, de prime abord, que sur la mine⁹⁴.

La crainte leur a fait généralement se méfier des populations d'Amérique, d'autant plus que tous les codes sociaux se trouvaient renversés : la ruse et les changements d'alliances en temps de guerre, le bouleversement des schémas civils en temps de paix, concernant les échanges, les rituels, les rapports entre groupes ou individus. Le Président de Brosses, dans son *Supplément à l'Histoire de la Polynésie*, tente d'expliquer historiquement et conjoncturellement le comportement des « nations sauvages » :

S'ils ne sont pas guerriers, il faut avouer qu'il n'y a pas de nation plus habile en l'art de dissimuler & de cacher ses sentiments. Les Espagnols en furent les duppes avant que de bien les connoître. L'air de droiture & de bonne foi dont ils agissoient charma d'abord surtout les missionnaires qui en firent de grands éloges dans leurs lettres en Europe. Mais on s'aperçut bientôt que cette droiture & cette sincérité apparente n'étoit que disimulation, & qu'on avoit affaire à une nation fourbe et artificieuse contre laquelle il fallait toujours être en garde. Au reste, ce caractère que l'historien leur reproche ici, leur est commun avec toutes les nations sauvages, & se développe encore plus par la manière dont les Européens ont coûtume d'en user avec elles : ils les caressent d'abord pour s'y établir, puis les maltraitent sans ménagement quand ils s'y croient les plus forts. On en seroit peut-être plus content, s'ils avoient toujours lieu de l'être eux-mêmes, & si on songeoit plutôt à les gagner à la longue qu'à les forcer tout d'un coup. La vengeance est une des passions favorites de ces peuples. Quand on leur a fait injure, ils n'en marquent leur ressentiment ni par des éclats ni par des paroles : rien ne paroît au dehors : ils renferment dans leur cœur toute l'aigreur et toute l'amertume : ils sont tellement maîtres de leurs passions qu'ils laisseront passer deux ou trois années sans rien faire échapper qui puisse en donner des marques, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion favorable de se satisfaire : alors ils se dédommagent de la violence qu'ils se sont faite en se livrant à tout ce que la trahison & la vengeance ont de plus noir et de plus outré⁹⁵.

Cette analyse ne peut s'accorder avec l'inconstance et la légèreté dont on leur fait grief.

Les Indiens, somme toute, ne sont pas foncièrement pires que la population européenne qui, à cette époque de troubles, abolit toute valeur morale au nom du fanatisme et de la violence. Presque toujours, par rapport à ses contemporains, Léry se montre très modéré et très nuancé. Certes, on peut considérer que les Indiens ne sont pas tous fiables, mais en réalité il suffit de connaître leur code d'honneur particulier pour changer d'avis ; pour être souvent imprévisibles, leurs comportements ne sont pas pour autant incompréhensibles. Les Européens que Léry met en scène sortent, à l'inverse, rarement grandis de leur confrontation avec ces « bons sauvages » fantasques, étonnants, mais sans véritable malice :

pour dire ici Adieu à l'Amérique, je confesse en mon particulier, combien que j'aye tousjours aimé et aime encores ma patrie : neantmoins voyant non seulement le peu, et presque point du tout de fidelité qui y reste, mais, qui pis est, les desloyautez dont on y use les uns envers les autres, et brief que tout nostre cas estant maintenant Italianisé, ne consiste qu'en dissimulations et paroles sans effects, je regrette

⁹⁴ Les premiers rapports furent souvent belliqueux, ce ne fut que dans un second temps que les Européens prirent le dessus et cherchèrent à légitimer la répression et l'extermination sur des critères censés être plus rationnels, ne faisant qu'accentuer le premier mouvement de crainte et d'horreur, et leur faisant payer rétroactivement le sursaut, les angoisses et la réprobation qu'ils avaient éprouvés.

⁹⁵ De Brosses, *Histoire des navigations aux Terres australes*, « Supplément à l'histoire de la Polynésie, Mœurs & coutumes des habitans des isles Larrones ou Mariannes », t. II, p. 503-504.

souvent que je ne suis parmi les sauvages, ausquels (ainsi que j'ay amplement montré en ceste histoire) j'ay cogneu plus de rondeur qu'en plusieurs de par-deça, lesquels à leur condamnation, portent titre de Chrestiens⁹⁶.

⁹⁶ Léry, p. 508.